

Luc Delvaux

Comme se brûlent
les Ailes les Papillons

Roman



EDILIVRE.com
COUP DE COEUR
COLLECTION

*Comme se brûlent
les ailes les papillons*



Luc Delvaux

Comme se brûlent
les ailes les papillons

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 52 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-35335-391-0

Dépôt légal : avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Chez l'homme, c'est le papillon qui devient un ver.
Henry de Montherlant

Cette histoire est inspirée de faits réels.

Chapitre 1

D'un coup de machette, Jacinto trancha une papaye. Il en vida la moitié de sa multitude de graines noires, avant de la nettoyer avec l'eau qu'il avait emportée dans une vieille bouteille de Coca-Cola. Il plaça les deux parties sur un plateau en paille, et les humidifia afin que le soleil, en les faisant briller, leur donnât un aspect encore plus appétissant.

Il s'essuya les mains sur son blue-jean rapiécé, se recula et contempla avec satisfaction son étal. À gauche les fruits, bien humides et bien frais, et à droite les légumes : haricots rouges, pomme de terre et manioc. Il était sept heures, Jacinto Buitrago Ramirez était prêt. Son étal, ainsi que ceux de tous les autres petits agriculteurs d'*Aracata*, pouvait accueillir d'éventuels acheteurs.

Il se redressa de toute sa petite taille, ajusta son chapeau et son poncho, se lissa la moustache qu'il avait noire et fournie et se figea face à l'horizon, semblable au logotype qui orne la majorité des paquets de café colombien.

Déjà, on entendait le moteur poussif d'un autocar qui peinait sur la route défoncée, gravissant en

toussant les derniers mètres qui le séparaient de la plaza Bolivar de ce petit village colombien de la cordillère des Andes occidentale. Jacinto le savait, les premiers arrivés ne seraient pas encore des acheteurs, mais uniquement d'autres vendeurs, plus pauvres que lui, n'ayant pas assez de moyens pour ouvrir un étal. Ces derniers venaient proposer leurs maigres biens aux marchands installés sur la place. Il fallait être vigilant, pour peu que l'un de ces malheureux ait un besoin pressant d'argent, il y avait moyen de faire de très bonnes affaires. Rien que la semaine passée, il avait pu acheter – pour cinquante mille pesos seulement – un beau porc, bien gras et bien rose, à un père déploré qui serrait entre ses bras un nouveau-né agonisant qu'il fallait emmener d'urgence à l'hôpital. Et en moins d'une heure, Jacinto avait revendu l'animal au boucher du village pour plus du double de son prix d'achat. Toute la journée, il n'avait cessé de palper la masse rassurante de cette belle somme au fond de sa poche, calmant ainsi cette crainte que, demain peut-être, il soit lui-même obligé de tout brader pour sauver sa famille.

Dans un dernier nuage de poussière et de carburant mal brûlé, l'autocar s'immobilisa enfin. Les voyageurs en descendirent, certains portant tout ce qu'il avait à vendre dans de grands sacs en toile, ou tirant et poussant une chèvre ou un cochon, tandis que d'autres montaient sur le toit pour jeter en bas du véhicule les paquets trop encombrants ou de grands régimes de bananes.

Un seul dénotait dans cette humble foule, vêtu comme pour un dimanche et ne tenant à la main qu'une belle valise. Sans doute un enfant de la ville en visite dans sa famille, peut-être un narcotraquant

aux poches bien remplies ayant pris le car pour éviter les barrages de la police, ou bien un riche négociant en quête d'une bonne affaire.

À tout hasard, Jacinto le suivit des yeux, déjà prêt à le héler pour lui vanter la qualité de ses produits. Mais le riche voyageur se détourna du marché et prit la direction des champs. Cependant, ce ne pouvait être un représentant du *Comité de Cafeteros*¹, nous étions trop tôt dans la saison. Arrivé au bout de la rue, l'étranger prit le petit chemin de traverse qui menait, au bout d'une centaine de mètres, à la *finca*² de Jacinto. Ce dernier sourit, l'inconnu s'était probablement égaré et il allait certainement réapparaître l'air dépité dans quelques minutes. Il reporta donc son attention vers les nouveaux venus et s'enquit de ce qu'ils avaient à vendre.

Un jeune garçon lui proposa un lecteur de cassettes équipé d'un récepteur radiophonique, un appareil sûrement volé que Jacinto eut souhaité acheter pour sa femme, mais le garçon en demandait trop, et il n'arrivait pas à lui faire baisser son prix. Il détestait marchander avec des voleurs, estimant que ceux-ci devaient déjà s'estimer heureux d'arriver à vendre le produit de leur larcin, mais Maria lui demandait depuis si longtemps quelque chose pour écouter de la musique. Jacinto discuta encore, expliqua au garçon que de toute façon il n'avait pas assez d'argent, mais ce dernier restait inflexible. Comme les premiers villageois commençaient déjà à envahir la place,

¹ Comité de Cafeteros : Centrale agricole qui est chargée de la récolte et de la gestion de la culture du café.

² Finca : ferme traditionnelle.

Jacinto tourna le dos au jeune voleur pour s'intéresser à ses clients potentiels.

Peu à peu, la foule s'animait et il oublia sa frustration de n'avoir pu acheter l'appareil volé. La journée passa, semblable à celle de tous les lundis : les commerçants criant pour attirer le chaland, souriant aux clients, négociant et repoussant en même temps – parfois violemment – les vendeurs du premier autocar qui, n'ayant pu vendre leurs biens aux marchands, leur faisaient à présent une concurrence déloyale en essayant de vendre tout ce qu'ils possédaient à n'importe quel prix.

Des *gamines*³ rôdaient aussi alentour, comme sur tous les marchés, prêts à chaparder sur les étals et parfois même à voler directement l'argent qui circulait. Quelques pierres bien lancées les éloignaient un instant et Jacinto en avait préparé une telle réserve qu'il aurait pu soutenir un siège ; quoiqu'il dût également s'en servir pour chasser les chiens errants. Et si cela ne suffisait pas, il avait aussi un long bâton pour frapper les importuns, homme ou animal.

Midi sonna au clocher de l'église, les derniers visiteurs se hâtèrent vers l'arrêt d'autocar tandis que lentement, comme à regret, les villageois désertaient la place ; non sans essayer de faire une dernière bonne affaire avant de rentrer chez eux.

Jacinto alla s'acheter une *arepa con queso*⁴ à la cuisine ambulante qui s'était installée à l'angle de la

³ Gamines : gamins des rues, déroband tout ce qu'ils peuvent pour acheter de la colle qu'ils sniffent à longueur de journée jusqu'à sans détruire le cerveau.

⁴ Arepa con queso : galette de maïs couverte de fromage râpé.

rue principale et du chemin qui menait à sa *finca*. Tout en surveillant son étal, il préférait attendre que la place soit complètement dégagée pour emballer ses affaires. Il s'accordait ainsi un moment de repos mérité après ces pénibles heures de marché.

C'est alors qu'il se remémora le riche étranger, celui qui avait débarqué avec l'autocar du matin. Il ne l'avait pas vu reparaître ! Et même si son attention avait été accaparée par son négoce, il n'aurait cependant pas manqué de l'apercevoir, tant cet étranger dénotait dans la foule. Donc, il devait encore être chez lui ! Connaissant Maria, il imaginait aisément que son épouse, après avoir expliqué le chemin à l'inconnu, l'avait invité pour se restaurer, tant était toujours vivace en elle cette manière d'accueillir les gens, propre à la région. Il est vrai que c'était aussi pour elle une manière de parcourir le monde à travers le récit que ses visiteurs lui en faisaient. Mais les temps avaient changé, et il valait mieux garder sa porte fermée aux étrangers. Jacinto lui avait déjà fait plusieurs fois la remarque.

Cet inconnu était trop bien vêtu pour être honnête, alors, pris d'une soudaine angoisse, il jeta son arepa sans même la terminer et courut jusqu'à son étalage. Jacinto ramassa tout ce qu'il n'avait pas vendu et le lança pêle-mêle dans un grand sac en toile de jute avant de s'en retourner, mi-courant, mi-marchant, jusque chez lui.

Quand il vit la maison en torchis rouge et aux volets de bois peints en vert, son angoisse augmenta : personne à l'extérieur, l'étranger avait donc pénétré sa demeure. Il laissa tomber son sac sur la véranda et bondit comme un forcené dans le salon. Sa femme poussa un cri en le voyant surgir ainsi tandis que

l'étranger, confortablement assis dans le sofa, en laissa choir sa tasse de café.

– *Por Dios*, je suis désolé Maria, s'exclama ce dernier.

D'entendre l'inconnu appeler son épouse par son prénom incita Jacinto à mieux l'observer et, en effet, son visage ne lui était pas inconnu.

– Pedro Peñaranda s'exclama-t-il enfin, j'ai failli ne pas te reconnaître...

– Il a grossi et il est mieux habillé qu'autrefois, lui confirma Maria qui, s'étant baissée, ramassait les morceaux de tasse.

– Je t'avais pourtant dit de ne jamais remettre les pieds ici, continua Jacinto après avoir dévisagé l'étranger comme pour s'assurer qu'il ne mentait pas et qu'il était bien celui qu'il prétendait être !

– Ne t'énerve pas, tu ne vas pas recommencer avec cette vieille histoire ! Cela fera bientôt cinq ans, lui répondit Pedro en se levant pour venir lui serrer la main.

– Oui, seulement cinq ans et pour moi « jamais » c'est beaucoup plus long que cela !

– Mais laisse-le, l'interrompit Maria. Vous étiez pourtant les meilleurs amis du monde avant votre dispute. Le temps est passé, nous avons construit notre vie ensemble, nous avons une fille, ces vieilles histoires sont des enfantillages. Et puis regarde ce que Pedro nous a offert... termina-t-elle en lui désignant un superbe combiné aux lignes futuristes comprenant un lecteur de cassettes, une radio et un lecteur de compact disque.

Jacinto voulut se défendre, mais resta sans voix devant un cadeau d'une telle valeur.

– Serre-moi donc la main lui dit Pedro. Et puis ne t'en fais pas, là d'où je viens ce genre d'appareil est courant et ne coûte pas une fortune.

– Comment ça : là d'où je viens ?

– C'est ce que j'expliquais à Maria, reprit Pedro. La dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'as dit : « Pars et ne reviens plus jamais ! », alors je suis parti, vraiment parti. Je vis actuellement en Europe, je suis bien installé, je gagne plein d'argent et je me suis dit que je pourrais vous en faire profiter.

Intrigué malgré lui, Jacinto Buitrago l'invita à sortir sur la véranda pour s'asseoir à la petite table qui s'y trouvait. Pour signifier à son épouse qu'il souhaitait demeurer « entre hommes », il lui pria d'apporter la bouteille d'*aguardiente*⁵ ainsi que deux verres seulement. Celle-ci s'exécuta et pour montrer qu'elle avait compris le message, elle informa les deux amis qu'elle allait préparer le dîner parce qu'il était évident que Pedro mangerait avec eux. Elle servit donc à boire aux deux hommes avant de se retirer dans la cuisine.

– Bien Pedro, raconte-moi tout depuis le début et pour commencer, explique-moi pourquoi tu as débarqué ici complètement ivre il y a cinq ans ?

– Tu sais que j'étais aussi amoureux de Maria.

– Oui, je m'en souviens, tu la suivais partout, tu la guettais sous sa fenêtre, nous créant les pires difficultés pour que nous puissions nous voir sans éveiller tes soupçons.

– Parce que vous étiez déjà ensemble à l'époque ?

⁵ Aguardiente : Eau-de-vie à base d'anis.

– Oui, mais on n’osait rien t’avouer : tu étais mon meilleur ami ! D’ailleurs lorsque tu as disparu, nous nous sommes inquiétés, on pensait que tu avais découvert notre relation et que tu avais commis l’irréparable. Heureusement, tes parents nous ont rassurés sur ton sort en nous expliquant que tu étais parti pour Bogota pour de mystérieuses affaires. Et puis, de nombreux mois plus tard, tu arrives la veille de mon mariage pour faire un esclandre !

– Tu ne te rends pas compte, j’étais parti à Bogota pour monter une affaire qui devait me permettre de conquérir Maria. Tu n’imagines pas ce que j’ai dû faire, les sacrifices que j’ai consentis, et tout cela dans l’unique but de venir chercher Maria et de lui offrir la vie qu’elle méritait, et pas cette existence emplie de crainte et de misère qui peuple ces montagnes. Alors quand je suis revenu et que j’ai appris que vous alliez vous marier le lendemain, cela m’a rendu complètement fou et, l’alcool aidant, j’ai cru pouvoir effectuer une dernière tentative, mon ultime chance pour la détourner de toi.

– Parce que tu pensais que le grabuge que tu as fait chez Maria avant de surgir ici pour m’insulter moi et ma famille, sans oublier d’ameuter tout le village, allait changer les choses ?

– Je croyais que j’avais encore mes chances, mais j’ignorais que tu l’avais déjà engrossée. J’imagine que c’est pour cela que vous avez précipité votre mariage... l’âge de ta fille en témoigne d’ailleurs. Pourquoi ne m’avais-tu rien dit ? Cela m’aurait évité un coup sur la mâchoire dont je me souviens.

– Tu étais tellement saoul que je t’ai à peine touché, tu t’es étalé presque tout seul. Et si je ne t’avais pas chassé, c’est la honte qui l’aurait fait.

– Tu as raison, et c’est bien la honte qui m’a fait fuir. Mais où sont tes parents ? Je ne les ai pas encore vus.

– Mes parents sont morts quelques mois après ton départ Pedro, ils n’auront même pas connu leur petite-fille.

– Je suis désolé, je ne pensais pas remuer de mauvais souvenirs. Et dire que je les avais insultés et que je ne pourrai jamais leur présenter mes excuses.

– Sois tranquille, ils t’avaient déjà pardonné, ils comprenaient mieux que nous les détresses de l’amour.

– Mais qu’est-il arrivé ?

– Rien d’exceptionnel, hélas. Mes parents étaient partis pour la ville afin d’acheter du mobilier pour ma chambre parce qu’ils pensaient qu’on ne pouvait obliger Maria à vivre dans les meubles de mon enfance alors que nous devons déjà nous accommoder de vivre sous le même toit qu’eux. Ils ont donc pris l’autocar pour *Armenia*⁶, mais ils ont dû descendre à un *reten*⁷. Ce n’était pas la police, mais les *Farc*⁸. Les guérilleros ont obligé mon père à leur remettre toutes ses économies, ont pris les alliances, les bijoux de ma mère... et puis l’armée est intervenue. Il y a eu une

⁶ Armenia, capitale du département du Quindio. Cette ville a été détruite à 70 % par un tremblement de terre en 1999.

⁷ Reten : barrage militaire dressé sur une route.

⁸ Farc : Forces armées révolutionnaires de Colombie. En raison des nombreux crimes perpétrés par cette guérilla marxiste, celle-ci a été inscrite sur la liste des organisations terroristes par de nombreux États et organisations internationales.

C’est cette guérilla qui avait séquestré la candidate à l’élection présidentielle, Ingrid Betancourt, en 2002.

fusillade, beaucoup de balles perdues, dont certaines ne le furent pas pour mes parents.

– Je suis vraiment désolé. Alors, toi et ton frère avez hérité de la *finca*.

– Mon frère était militaire, tu le sais. Après le drame il était désespéré, il voulait en découdre avec la guérilla. Il a demandé sa mutation pour les *Llanos*⁹ et... c'est la guérilla qui l'a eu.

– Quelle tragédie ! Tu es donc l'unique survivant.

– Oui.

Jacinto parcourut du regard la véranda, les trois marches qui menaient au bout de terrain où naguère il avait ri, joué et couru avec son frère. Il regarda Pedro, se souvint de son père assis à cette même place et il referma les yeux en se remémorant ce temps passé qui aurait dû être le présent. Mais il possédait une force nouvelle et c'est avec vigueur qu'il reprit :

– Non, je ne suis pas l'unique survivant, nous sommes trois à présent ! Et même si l'avenir m'inquiète, j'ai une famille à protéger et c'est une raison suffisante pour trouver la force nécessaire et continuer à lutter.

– Je te comprends, lui répondit Pedro, et je partage tes craintes. Ma famille a aussi souffert du chaos qui règne dans ce pays. Un de mes oncles possédait une *finca* dans le *Cauca*¹⁰ ; un jour, alors qu'il travaillait dans les champs avec son plus jeune fils – les autres avaient déjà quitté les terres familiales – un groupe des *Farc* a envahi sa demeure. Ils ont réclamé de la

⁹ Llanos : zone orientale de la Colombie, faiblement peuplée, mais où se trouvent les ressources pétrolières du pays et la majorité des forces de la guérilla.

¹⁰ Cauca : département colombien, dans la vallée du même nom.

nourriture et de l'argent à ma pauvre tante terrifiée. Puis, s'avisant que le chef de famille devait avoir d'autres économies mieux cachées, ils ont décidé de l'attendre.

À son retour, poursuivit Pedro, ils l'obligèrent à dévoiler toutes ses cachettes et décidèrent d'emmener mon cousin. Mon oncle les supplia, arguant que ce n'était encore qu'un enfant, qu'il avait à peine douze ans, tenta vainement de le en dissuader. L'enfant pleurait, implorait son père de le sauver, le ton monta, la nervosité gagnait les guérilleros et le jeune garçon, mon cousin de douze ans, comprit tout à coup. Il comprit que s'il s'entêtait, que s'il continuait à gémir, son père allait tout faire pour le récupérer, quitte à y laisser la vie. En un instant, l'enfant devint un homme. Il sécha ses larmes, ravala sa morve, redressa la tête et cria qu'il acceptait de les suivre, qu'il voulait rejoindre la guérilla.

Mon oncle en eut le souffle coupé, les guérilleros éclatèrent de rire, s'exclamèrent que l'enfant était courageux et qu'ils allaient en faire un de leurs plus vaillants combattants. Se tournant vers mon oncle, ils lui dirent qu'ils reviendraient à intervalles réguliers, car ce n'était pas parce qu'eux se chargeraient de l'éducation du petit que lui, son père, ne devait plus pourvoir à son alimentation. Ils reviendraient donc périodiquement pour emporter la nourriture pour son fils et ses compagnons d'armes.

Mon oncle pleura comme un damné, et même s'il reçut par deux fois la visite des *Farc* dans les six mois qui suivirent, jamais il ne revit son fils. On lui assurait qu'il se portait bien et qu'il était devenu un bon combattant.

Jamais mon oncle ne signala son enlèvement aux autorités, il se sentait surveillé et ne voulait pas mettre la vie de son fils en danger. De toute façon, la police aurait été incapable de le lui ramener, et peut-être même l'aurait-elle soupçonné d'être de mèche avec la guérilla. C'était s'attirer inutilement de nouveaux ennuis.

La même année, il reçut la visite des *paramilitaires*¹¹. Ceux-ci l'accusèrent d'avoir un fils dans la guérilla, mais également de fournir aide et nourriture aux *Farc*. Mon oncle leur expliqua, se justifia et même si cette histoire est presque banale dans nos régions, même si les paramilitaires savaient qu'il ne mentait pas, ils préférèrent éliminer cette source d'approvisionnement pour les guérilleros.

Ils assassinèrent froidement mon oncle et ma tante, boutèrent le feu à la *finca*, saccagèrent les champs et terrorisèrent tous les habitants des environs pour que tous comprennent qu'il valait mieux succomber face à la guérilla que d'encourir le courroux des paramilitaires.

Si mon cousin est encore en vie, il a maintenant de bonnes raisons pour lutter au sein des *Farc*.

Tu vois Jacinto, je pense que ce pays que nous aimons tous ne peut plus nous protéger, et c'est pour cela que j'ai décidé de le fuir. J'avais trouvé le moyen de me rendre en Europe et j'avais tout arrangé pour emmener Maria ; je voulais l'arracher à toute cette

¹¹ Paramilitaires : forces armées indépendantes, aussi connues sous le nom de AUC (Auto défense de Colombie), armées et financées par les propriétaires terriens et certains narcotrafiquants pour se protéger contre les FARC.

douleur, à cette crainte omniprésente, à la pauvreté, enfin à tout ce qui fait notre vie ici.

Je voulais l’emmener loin de tout cela, la mettre à l’abri parce que je l’aimais ! Je suis revenu juste à temps pour apprendre l’imminence de votre mariage. Tu peux comprendre ma déception, tous ces efforts déployés pour rien, tout cet argent gaspillé en vain... J’ai tenté de noyer mon chagrin dans l’alcool et tout ce que j’ai réussi à faire c’est un énorme scandale qui m’a fait perdre définitivement l’amour de ma vie en même temps qu’un ami.

Mais je voudrais que tu me pardonnes, tout cela est loin, j’ai refait ma vie, tu as fondé une famille, j’aimerais sincèrement vous aider et je voudrais qu’on redevienne les amis d’antan.

Il n’y a plus rien par ici, *Armenia* est en ruine, la guérilla est plus forte de jour en jour et j’ai peur pour vous trois. Laisse choir ce fardeau de tes épaules et accompagnez-moi en Europe, la vie vous y attend !

Jacinto saisit son verre d’*aguardiente*, en but une gorgée et se tourna vers Pedro :

– Comme tu as dû souffrir...

– Je l’admets, répondit ce dernier, j’avais tout préparé pour Maria et elle me glissait entre les doigts. J’étais sous le choc, sans plus aucun désir, ni même l’ambition de bouger. Mais je n’avais plus rien à faire ici, alors j’ai fui, tant par dépit que de honte. J’ai traversé le monde comme un zombie, plus rien ne m’importait, et cela m’a peut-être aidé à atteindre l’Europe. J’étais complètement démuné et désorienté puisque j’avais perdu jusqu’au moteur qui avait justifié ce voyage. Mais la nécessité s’est imposée, c’était réagir ou succomber à l’échec. J’ai lutté

vaillamment, m'adaptant par la force à ce monde inconnu, le fouillant, le creusant pour m'y enfouir et en arracher ma subsistance jusqu'à ce que peu à peu mes pieds recouvrent leur assise et leur capacité à me porter sans plus m'égarer. J'ai rapidement commencé à récolter les fruits de mon labeur et si j'étais parti comme un voleur, c'est en conquérant que je reviens.

Mais rassure-toi, poursuit Pedro, la Maria dont j'étais moi aussi amoureux n'existe plus, elle est morte le jour où tu l'as épousée. C'est de l'amitié que je vous porte à tous deux, mon amour s'est noyé durant cette nuit d'ivresse, et le souvenir de ma passion s'est perdu dans ce qui fut mon existence depuis lors. Je n'ai plus aucun remords à présent, j'ai deux patries et si mon cœur continue de battre auprès de ma famille et de mes amis ici en Colombie, l'Espagne est devenue la terre de mes espoirs.

– Tu es beau parleur, mais je dois te rappeler que tu ne perdais pas grand-chose en partant puisque tu ne possédais rien, ni femme, ni travail, seulement ton ambition à laquelle tu as d'ailleurs tout sacrifié ! Mais moi, j'ai une femme, un enfant et je possède la terre de mes parents. Quand j'y plonge la main, c'est leur sueur que je sens sous mes doigts. Et cette nourriture que j'y fais pousser, c'est de mon sang et du leur qu'elle s'est nourrie. Je fais partie d'un cycle, je n'ai ni le droit, ni l'envie de le rompre.

– Et ta fille reprendra le flambeau, à moins que la guérilla ou les paramilitaires ne vous chassent de la vie par la petite porte, celle qui n'est pas plus grande que le calibre d'une balle de fusil. Ou peut-être sera-ce une mauvaise maladie qui te rongera la peau ou celle de tes légumes, ou bien l'inflation réduira-t-elle ce paquet de pesos qui enflent ta poche à si peu de

chose qu'ils ne vaudront même plus le prix de tes nouvelles semences.

Tu es plus intelligent que cela Jacinto, et je sais que tu comprends que ton avenir n'est pas dans ce pays. Combien gagnes-tu par mois, cent, deux cent mille pesos ? À peine de quoi survivre. Que ta fille tombe gravement malade, Dieu l'en préserve, et vous voilà ruiné. Sais-tu que j'arrive à économiser près d'un million de pesos tous les mois ! As-tu jamais vu une telle somme d'argent ? Je suis sûr que non.

– C'est vrai, mais j'ai la maison et les terres...

– Vends-les, paye-toi le voyage et quand tu reviendras, si tu veux revenir, tu seras millionnaire !

– Je ne peux quand même pas dilapider ce que plusieurs générations ont bâti ! Cette *finca* est modeste, mais elle représente tout ce que nous possédons. Renoncer à cela, à ces terres qui m'ont vu naître et grandir, qui ont nourri mes parents avant moi, pour me lancer dans l'inconnu avec comme seul désir celui d'amasser de l'argent, un argent insipide qui n'aura plus aucune odeur, que je n'aurai pas vu mûrir au soleil... Non Pedro, je te laisse tes rêves de grandeur et de richesse, moi je reste ici et j'en accepte tous les risques. Même si pareille existence n'a pas grande valeur à tes yeux, c'est la mienne, celle pour laquelle on m'a formé.

Pedro Peñaranda n'insista plus et la conversation glissa peu à peu vers d'autres sujets, vers le devenir de leurs amis communs, l'évolution de la vie dans le pays ainsi que les grands événements qui avaient marqué la Colombie durant ces cinq dernières années.

Vers six heures, Maria les pria de passer à table et tout en partageant avec eux la *bandeja paisa*¹² qu'elle leur servit, elle questionna Pedro sur sa nouvelle vie. Ce dernier parla jusqu'à une heure avancée, décrivant tout, des magasins si différents aux conditions de travail. Quand ils s'inquiétèrent du problème de visa, il leur expliqua que la police ne se souciait guère des ressortissants étrangers. Pour peu que l'on soit discret, il était très facile de demeurer sur place en évitant les contrôles.

De plus, grâce aux nombreuses O.N.G. qui luttait pour le droit des sans-papiers, il devenait de plus en plus aisé d'obtenir une carte de résidence. Lui-même en possédait d'ailleurs une depuis plus de trois ans. À cet égard, l'Espagne était beaucoup plus engageante que les États-Unis où la *Green Card* était à ce point inaccessible qu'on en venait à douter de son existence.

Pedro enjolivait tant son récit, que l'Espagne semblait être un pays de cocagne où il suffisait de se baisser pour ramasser de l'argent, une monnaie stable qui ne dévaluait pas plusieurs fois par an.

Après le départ de Pedro Peñaranda, une fois la cuisine rangée, Maria se mit à rêver. À l'étranger tout semblait possible : « Quitter sa condition de femme au foyer doublée d'une travailleuse acharnée puisqu'elle peinait autant que son époux dans les champs et se brisait les reins à sarcler la terre avant de s'user les mains aux tâches ménagères. Ses journées étaient tellement longues qu'une fois terminées elle pouvait à peine se laisser tomber dans son lit pour

¹² Plat typique de la région du café, composé de saucisse, d'avocat, d'œufs, de viande hachée et de salade.